



**Locke**

**Introduction à l'*Essai sur l'entendement humain***

**Marc Parmentier**

Philopsis : Revue numérique

<https://philopsis.fr>

---

Les articles publiés sur Philopsis sont protégés par le droit d'auteur. Toute reproduction intégrale ou partielle doit faire l'objet d'une demande d'autorisation auprès des éditeurs et des auteurs. Vous pouvez citer librement cet article en en mentionnant l'auteur et la provenance.

**Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur [philopsis.fr](https://philopsis.fr)**

## Introduction

On n'imagine guère qu'une œuvre aussi ardue et « indigeste » que l'*Essay concerning Human Understanding* de John Locke ait pu être un jour un « best-seller ». Son succès foudroyant est pourtant antérieur à sa publication en mars 1690 puisque, deux ans plus tôt, cherchant l'effet d'annonce, Jean Le Clerc avait publié en Hollande, où Locke avait jugé prudent de s'exiler, un « Abrégé » qui avait fait grand bruit. L'auteur qui a cinquante six ans est pourtant presque inconnu de la République des Lettres, ayant beaucoup écrit mais peu publié. Ses amis ignorent même que cet homme politique, honorable membre de la *Royal Society*, curieux de sciences et d'études bibliques, puisse se piquer de philosophie.

Dès septembre 1692 la première édition de l'ouvrage est épuisée, la seconde « avec de larges additions » (1694), sera elle-même suivie de deux autres du vivant de Locke (1695 et 1700). Deux éditions se succéderont encore en 1706 et 1710. C'est sur la quatrième, à laquelle Locke a notamment ajouté le chapitre 2.33 consacré à l'*association des idées*, que Pierre Coste règle, sous l'œil vigilant de l'auteur, une traduction française qui démultipliera l'audience de l'œuvre, non seulement en France mais dans toute l'Europe savante. Leibniz l'annotera, jusqu'à ce que les marges ne lui soient plus suffisantes et qu'il faille prendre une nouvelle feuille de

papier, dont sortiront les célèbres *Nouveaux Essais sur l'entendement humain* et un genre philosophique nouveau dans les temps modernes, la réécriture amendante.

L'impact de l'*Essai* sur la philosophie des Lumières est considérable : « Tant de raisonneurs ayant fait le roman de l'âme, un sage est venu, qui en a fait modestement l'histoire » écrira Voltaire dans la treizième de ses *Lettres Philosophiques*. Si pour d'Alembert Locke est le véritable inventeur de la métaphysique, Simone Goyard Fabre, citant Paul Hazard, rappelle que son succès est d'abord lié au renoncement à une certaine métaphysique. Mais la philosophie des Lumières cherche moins dans Locke une métaphysique qu'un fondement à ses idéaux : la liberté de penser, soit la capacité de l'esprit humain à associer librement des idées, est bien ici condition de toute connaissance.

Locke fournira donc à de nombreux penseurs une nouvelle langue philosophique maternelle, au point d'instruire la pensée de ses contradicteurs eux-mêmes. A George Berkeley par exemple, qui en retravaillera les concepts de l'intérieur jusqu'à en faire apparaître impitoyablement les limites et dont les *Notes Philosophiques* gardent trace d'une lecture quotidienne de l'*Essai*, chapitre par chapitre.

L'ouvrage demeurera jusqu'au XIXème siècle le seul manuel de philosophie des universités anglaises. On trouve ainsi l'écho d'une épistémologie et d'un vocabulaire lockiens là où ne l'attendrait guère, jusque dans des travaux mathématiques par exemple, alors que, dans le même temps, le discrédit de Locke en France n'est dû qu'à un clivage caricatural autant que stérile entre « rationalisme » et « empirisme » ainsi qu'à une condescendance de principe envers la philosophie anglaise.

Celle-ci continuera au demeurant de célébrer dans Locke l'un de ses principaux inspirateurs. Bertrand Russell ne manque pas de souligner une parenté d'inspiration entre la théorie lockienne de la connaissance et « l'atomisme logique », en voyant dans les idées simples des « atomes » et dans la conception lockienne de l'esprit « une collection d'idées chacune aussi dure et séparée qu'une boule de billard ». Une des originalités de Locke est en effet de battre en brèche, comme Russell le fera à son tour, le primat de la proposition catégorique et de sa structure : sujet/prédicat. De manière générale les liens entre l'*Essai* et les différents courants de la philosophie anglo-saxonne contemporaine demeurent multiples. Locke a, comme Wittgenstein, l'idée de rechercher dans le langage la source des faux problèmes ; il cherche à reconstruire, comme le fera systématiquement Quine, les ontologies implicites dissimulées dans telle ou telle manière de parler ou de philosopher ; il ouvre une problématique de l'identité personnelle (2.27) qui suscitera en philosophie de l'esprit de nombreux développements ; il procède à une désubstantialisation de la conscience dont on trouve un écho chez un philosophe comme Daniel C. Dennett ; il réfute le mirage d'une pensée inconsciente, et donc inutile, à travers un raisonnement à tonalité pragmatiste (2.1).

Parmi ses contemporains, le bruit que fait son œuvre ne s'harmonise pourtant pas en un concert d'éloges. Loin s'en faut. La virulence des critiques s'explique par des implications débordant largement la philosophie de la connaissance. Locke est suspecté de vouloir renverser la morale, d'être un partisan de la religion naturelle et du socinianisme. Pire. De « donner des couleurs » au matérialisme ! Pour avoir écrit notamment une petite phrase pourtant riche en précautions oratoires : « Je ne vois pas quelle contradiction il y a, que Dieu, cet Etre pensant, éternel et tout puissant, donne, s'il veut, quelques degrés de sentiment, de perception et de pensée à certains amas de Matière créée et insensible » (4.3.6), qui s'attire les foudres du docteur Stillingfleet, évêque de Worcester, et ouvre une âpre polémique. Apôtre de la tolérance, sapant dans son livre 1 le principe de tout dogmatisme, Locke fut combattu, injurié, et finalement réécrit. Aux invectives du docteur Stillingfleet succédera la diplomatie philosophique de la plume leibnizienne. Mais s'il est bien clair que l'attention de Leibniz fut d'abord alertée par les implications théologiques fâcheuses qu'il croyait lire dans Locke, il n'empêche qu'il a trouvé dans l'*Essai* une matière suffisamment riche pour supporter une discussion opiniâtre, livre par livre, chapitre par chapitre, paragraphe par paragraphe. N'a-t-il pas à sa manière perçu

le caractère énigmatique de l'œuvre et n'a-t-il pas cherché d'abord à se donner à soi-même des éclaircissements ?

En refusant toute enquête sur l'origine et la nature des idées, en adoptant une méthode purement *historique*, au sens baconien du terme, c'est-à-dire une méthode purement descriptive, Locke se démarquait ostensiblement de toute tradition philosophique, mais s'exposait par là-même à d'inévitables malentendus. Ainsi, bien qu'ayant ruiné l'innéisme, il n'en est pas moins passé aux yeux de certains de ses contemporains pour un cartésien. Le fait est qu'en entreprenant de « déblayer le terrain » et de mesurer les limites de l'entendement humain, il inaugurerait une démarche philosophique entièrement nouvelle qu'on peut à bon droit qualifier de « critique ».

L'originalité de l'entreprise explique la redoutable complexité interne d'un texte dont la rédaction s'est échelonnée sur une vingtaine d'années et dont le projet initial a été profondément remanié. Le contraste entre cette complexité et les sigles scolaires (rejet de l'innéisme, entendement comparable à une table rase, toute connaissance se fonde dans l'expérience, etc.) épingle à « l'empirisme de Locke » est flagrant. Nous voudrions contribuer au regain d'intérêt que connaît l'ouvrage de Locke en France et chez les auteurs de langue française en aidant les étudiants à affronter cette complexité, sans s'en tenir à l'opposition de commodité empirisme/rationalisme. Si nous ouvrons à présent le livre pour en rechercher les premières manifestations, nous pouvons très grossièrement en repérer trois. Elles s'attachent à la définition des idées, à l'incomplétude des définitions, à la composition même de l'ouvrage.

## La définition des idées

Quoi de plus obvie, on serait tenté de dire de plus « consensuel », que la définition du point de départ de tout l'édifice, les « idées » ? Contournant délibérément les querelles byzantines sur leur origine et leur nature ayant alimenté la chronique philosophique récente et nourri la longue polémique entre Malebranche et Arnauld, que Locke a suivie de très près, contournant également toute spéculation physiologico-psychologique relative à leur formation dans le cerveau, Locke énonce la définition la plus générale et la plus indéterminée qui soit : « ...je prierai mon Lecteur d'excuser le fréquent usage que j'ai fait du mot d'Idée dans le traité suivant. Comme ce terme est, ce me semble, le plus propre qu'on puisse employer pour signifier tout ce qui est l'objet de notre Entendement lorsque nous pensons (*to stand for whatsoever is the Object of the Understanding when a Man thinks*), je m'en suis servi pour exprimer tout ce qu'on entend par Fantôme, Notion, Espèce, ou quoi que ce puisse être qui occupe notre Esprit lorsqu'il pense (*to express whatever is meant by Phantasm, Notion, Species, or whatever it is, which the Mind can be employ'd about in thinking*)... » (1.1.8). Il revient certes sur cette définition dans son chapitre 2.8 au titre désinvolte (« Autres considérations sur les idées simples ») : « J'appelle idée tout ce que l'esprit aperçoit en lui-même, toute perception qui est [immédiatement] dans notre esprit lorsqu'il pense (*Whatsoever the Mind perceives in it self, or is the immediate object of Perception, Thought, or Understanding, that I call Idea*) » (2.8.8), mais la généralité du propos reste telle qu'il s'agit plutôt d'une anti-définition, dont on pourrait presque se passer, et dont le seul intérêt est d'associer à la notion d'idée celle d'*immédiateté*, terme que Coste oublie malencontreusement de traduire ! Il est donc clair que la véritable teneur de ce que Locke entend par *idées* ne s'éclairera que rétrospectivement, à la lumière des classifications dans lesquelles elles viendront se ranger et surtout des opérations que l'entendement réalisera sur elles, soit, en définitive, au terme de l'ouvrage.

Ces opérations importent plus que la nature de leur « matériau ». Elles reposent d'abord sur la capacité de l'entendement à combiner des idées simples. On s'attend donc à ce que, à défaut de l'avoir fait pour les idées en général, Locke définisse rigoureusement ces dernières. Or il n'en va pas tout à fait ainsi. Le chapitre 2.2 s'intitule bien « Des idées simples », mais, en

guise de définition, il ne propose qu'une justification sommaire : « il est certain que les idées que ces diverses qualités produisent dans l'âme, y entrent d'une manière simple et sans nul mélange (*the Ideas they produce in the Mind enter by the Senses simple and unmixed*) » (2.2.1) assortie de quelques exemples, Locke se hâtant d'en arriver à ce qu'il juge le plus important : l'arrimage des idées simples à une expérience, externe ou interne. Leur description est certes poursuivie dans le chapitre 2.8, mais en définitive, une nouvelle fois, c'est à la lumière de l'ensemble de l'ouvrage qu'il faudra chercher à comprendre ce que Locke entend par *idées simples*.

## La méthode par provision

Ce trait caractérise la méthode de Locke, dont les définitions initiales sont toutes provisoires. Et généralement trop restrictives. Si l'on s'en tenait par exemple à celle de la signification des mots donnée au début du livre 3 (les mots signifient les idées), il faudrait dénier au langage toute prétention à l'objectivité et toute capacité à désigner les choses. De même, prise à la lettre, la définition de la connaissance au début du livre 4 comme « perception de la liaison et de la convenance (*connexion and agreement*), ou de l'opposition et de la disconvenance (*disagreement and repugnancy*) qui se trouve entre deux de nos idées » (4.1.2) ne permettrait pas à elle seule de distinguer entre une connaissance frivole et une connaissance réelle.

De surcroît les principales catégories analytiques que Locke met en œuvre dans l'*Essai* sont non seulement incomplètement définies mais également indéterminées dans leur extension. Considérons par exemple les ingrédients des idées complexes de substances (2.23). Si l'on s'en tient au paragraphe 2.23.1, tout est clair, ils ne sont constitués que par des idées simples. Quelques paragraphes plus bas pourtant, Locke n'hésite pas à y faire entrer les idées de puissance, qui ont été traitées jusque là comme des idées complexes. Cela signifie que le paragraphe 2.23.1 n'avait donné qu'une définition minimale de l'idée de substance, une définition « de degré zéro » pourrait-on dire, dont les éléments simples pourront être remplacés ultérieurement par des éléments plus complexes, en l'occurrence des idées complexes *considérées comme* des idées simples.

Les figures géométriques apparaîtront à leur tour tantôt comme des idées complexes, tantôt comme des idées simples, l'idée de distance tantôt comme une idée simple, tantôt comme l'idée d'un « mode simple » (c'est-à-dire une idée complexe) de l'espace ou du temps. Une idée complexe peut même dans certains cas se réduire à une seule idée simple : « Ainsi un enfant n'ayant remarqué dans le métal qu'il entend nommer Or, rien autre chose qu'une brillante couleur jaune, applique seulement le mot d'or à l'idée qu'il a de cette couleur, et à nulle autre chose ; c'est pourquoi il donne le nom d'or à cette même couleur qu'il voit dans la queue d'un paon » (3.2.2).

Enfin la table des matières et son emboîtement déjà très touffu de divisions et sous-divisions ne suffit même pas à dresser une liste exhaustive de toutes les sinuosités des articulations lockiennes. Locke se voit contraint de les compléter chemin faisant en introduisant par exemple l'opposition entre idées extensives et intensives (2.17.6), les idées *originales* (*Original Ideas*) (2.21.73), les idées primitives (*Primary Ideas*) (2.23.17)... Son parti pris est donc de ne pas caractériser ses catégories d'emblée et une fois pour toutes mais dans le cours même de son analyse, par touches successives, c'est-à-dire selon une opération exactement semblable à celle de l'esprit humain enrichissant au fil de ses expériences la teneur de ses idées et de ses connaissances.

## Le plan de l'ouvrage

Le lecteur peut enfin être en proie, devant la table des matières, à une légitime perplexité. Si les idées simples constituent le point de départ de tout l'édifice, quel rôle joue donc le prélude du livre 1 consacré non seulement aux idées mais en grande partie aux *principes* innés ? Si d'autre part une connaissance n'est rien d'autre qu'un rapport entre deux idées, pourquoi un livre entier intitulé « Des mots », le livre 3, vient-il s'intercaler entre les livres 2 et 4 consacrés respectivement à l'analytique des idées et à la connaissance ?

Cette perplexité se dissipe partiellement lorsqu'on rapporte l'œuvre achevée au dessein initial de Locke, que les différents *Drafts* permettent de reconstituer. De toute la problématique du livre 1, il n'est ici, pour ainsi dire, pas question. Comme le suggère Marylène Delbourg-Delphis, l'expansion de la problématique de l'innéité s'explique par le large public auquel l'*Essai* s'adresse, Locke ayant, dans un premier temps, jugé inutile de la développer dans le cercle d'amis partageant ses vues, vraisemblablement des membres de la *Royal Society*, au sein duquel son projet avait pris forme. Il s'agirait donc une nouvelle fois ici, pour être mieux compris, de « déblayer le terrain » avant d'énoncer le vrai point de départ. Mais le livre 1 n'est pas seulement un préambule pédagogique dans la mesure où il est bien plus centré sur l'innéité des principes que sur celle des idées, que les principes en question ne concernent pas seulement la connaissance mais vraisemblablement surtout la morale et la religion, et que la critique qu'il déploie porte moins sur l'innéité des idées ou des connaissances, entendue au sens d'une thèse philosophique dont se réclamerait tel ou tel système, que sur l'illusion de leur *immédiateté*. Or la définition même des idées comme objets *immédiats* de la perception (2.8.8) révèle qu'un infléchissement profond de la notion d'*immédiateté* traverse et travaille tout l'ouvrage.

L'expansion du livre 3 quant à elle répond à une nécessité qui s'impose progressivement à Locke :

« J'avoue donc que, lorsque je commençai cet Ouvrage, et longtemps après, il ne me vint nullement dans l'esprit qu'il fût nécessaire de faire aucune réflexion sur les mots pour traiter cette matière. Mais quand j'eus parcouru l'origine et la composition de nos idées et que je commençai à examiner l'étendue et la certitude de nos connaissances, je trouvai qu'elles ont une liaison si étroite avec nos paroles, qu'à moins qu'on n'eût considéré auparavant avec exactitude quelle est la force des mots et comment ils signifient les choses, on ne saurait guère parler clairement et raisonnablement de la connaissance, qui roulant uniquement sur la vérité, est toujours renfermée dans des propositions » (3.9.21).

Mais la place que la table des matières accorde au livre 3 ne signifie nullement que les mots servent seulement d'intermédiaires entre les idées et les connaissances. Il apparaît au contraire que les rapports étroits entre les mots et les idées éclairent rétrospectivement l'articulation entre les différents types d'idées introduits dans le livre 2. Locke a déjà dû s'appuyer sur eux pour définir l'opération d'abstraction (2.10), la nature des modes mixtes (2.22.3-8), des relations en général (2.25.7) et des relations morales en particulier (2.28.2), ainsi que les critères de clarté et de distinction (2.29).

D'autre part l'intervention du langage dans l'analyse menée par Locke ne se réduit pas au rapport entre les idées et les mots mais concerne également sa dimension syntaxique, comme en témoigne l'assimilation des vérités à des « propositions ».

Les trois types de difficultés que nous venons d'évoquer rapidement nous mettent dans la nécessité de mener notre lecture de l'*Essai* en suivant de front trois fils conducteurs.

Le premier doit s'attacher à l'expansion combinatoire conduisant, du livre 2 au livre 4, des idées simples aux idées complexes, des idées complexes aux propositions, puis des propositions aux enchaînements de propositions ou raisonnements.

Le second doit viser à expliciter les conditions de constitution de ces différents niveaux de composition, c'est-à-dire les facultés qu'il faut accorder à l'entendement humain pour le reconnaître capable d'isoler dans l'expérience des idées simples, d'unifier un certain nombre d'entre elles au sein des idées complexes, de différencier parmi les idées complexes celles qui correspondent à des modes, à des substances ou à des relations, enfin de voir ensemble plusieurs idées pour en percevoir la liaison dans une proposition ou un enchaînement de propositions.

Le troisième fil conducteur doit enfin s'attacher à la principale modification que Locke s'est vu contraint d'apporter à son dessein initial, en s'efforçant de comprendre les effets en retour du langage sur le système de la connaissance et des idées.

### **Les « combinaisons syntaxiques » et leur différents niveaux**

La plus grande partie du livre 2 repose sur une articulation inédite entre des idées simples et des idées complexes se répartissant elles-mêmes en trois grandes catégories :

- idées complexes de modes :

- modes simples (combinaisons d'idées de la même espèce : espace, temps, nombre, idée d'infini, idée de puissance)

- modes mixtes (composition d'idées de différentes espèces ; le plaisir, la douleur, la beauté, les notions morales)

- idées complexes de substances :

- idées des substances singulières

- idées collectives de substances

- idées complexes de relations : cause/effet, identité/diversité, relations morales.

Cette articulation n'est pas un simple rangement de commodité mais traduit au contraire un certain nombre d'affirmations fortes et audacieuses.

Conséquence de l'extrême généralité de leur définition, les idées délimitent en premier lieu un cadre général dont l'*Essai* ne franchira pas les bornes. Qu'une connaissance soit certaine ou probable, qu'elle excède ou non le domaine de l'expérience, qu'elle porte sur l'âme, sur les corps ou sur Dieu, elle se réduit toujours à une liaison entre idées. Locke impose aux divers exercices de la raison une même limitation de principe :

« Et premièrement [la raison] nous manque absolument partout où les idées nous manquent. Elle ne s'étend pas plus loin que ces idées, et ne saurait le faire. C'est pourquoi partout où nous n'avons point d'idées, notre raisonnement s'arrête, et nous nous trouvons au bout de nos comptes... » (4.17.9).

Dans ce singulier empirisme la limite de la connaissance n'est jamais fixée par l'expérience (à preuve l'attribution de « qualités premières » aux parties insensibles de la matière ou encore la légitimation du raisonnement par analogie), mais par les idées. La question n'est jamais pour Locke de savoir comment borner nos connaissances et nos ambitions au cadre de l'expérience, mais au contraire de savoir comment les étendre au-delà de l'expérience sans sortir du cadre de nos idées.

En second lieu si toutes les connaissances se composent d'idées, si toutes les idées sont des combinaisons d'idées simples et si ces dernières ne peuvent être fournies que par l'expérience (interne ou externe), il en résulte que toutes nos connaissances trouvent dans celle-ci un fondement.

En troisième lieu si l'esprit accède à la connaissance par voie de combinaisons d'éléments simples, cela signifie qu'il ne détient pas de connaissance, de propositions, de principes (serait-ce le principe d'identité) antérieurs aux idées. Les connaissances particulières précèdent donc toujours les connaissances générales.

Enfin toutes les opérations que l'esprit doit mettre en œuvre pour enrichir son magasin d'idées peuvent se réduire à l'adjonction d'idées simples. Ainsi un chimiste enrichira progressivement son idée de l'or ou de tout autre métal en le soumettant à de nouvelles expériences, à de nouvelles épreuves, chaque résultat nouveau correspondant à une nouvelle idée simple. Locke esquisse par là-même un modèle simple et linéaire du progrès des connaissances.

La formation des idées complexes en effet ne repose en droit que sur une seule et même opération fondamentale de composition et sur la faculté intellectuelle de combiner librement plusieurs idées simples, quelles qu'elles soient (2.22.2). Si l'on peut s'autoriser à qualifier de « syntaxique » une telle opération, c'est d'une part parce qu'elle est indépendante du contenu, de la signification ou de la valeur représentative des idées, c'est d'autre part parce que les idées simples sont « indépendantes », c'est-à-dire dépourvues de toute relation, connexion, liaison ou « agrément », entre elles : dans une première expérience des couleurs par exemple, il y a autant de différence entre l'idée de bleu clair et celle de bleu foncé qu'entre l'idée de bleu clair et celle de vert clair. C'est enfin parce que Locke suggère lui-même une comparaison entre la combinaison des idées simples et celle des lettres de l'alphabet .

Toutefois ce mode de composition syntaxique uniforme ne tarde pas à montrer ses limites. Il nous suffira d'aborder la première catégorie d'idées complexes étudiées par Locke, les idées des modes simples, pour pressentir que faire entrer dans un même moule toutes les idées complexes est une gageure. La combinaison des idées d'espace peut-elle être réellement de même type que celle des idées de durée ou de nombre ? Comment l'idée d'infini peut-elle se décomposer en un nombre fini d'idées simples ? Nous comprendrons dès lors la raison d'être des articulations introduites chemin faisant, en marge du plan et de la table des matières, comme l'opposition entre idées extensives et intensives.

En effet la répartition des idées complexes en plusieurs classes ne repose pas non plus sur le « contenu » ou sur la valeur représentative des idées simples qu'elles renferment : une même idée simple peut entrer aussi bien dans la composition d'une idée de substance que d'une idée de mode mixte. En reléguant dans les chapitres finals (29 à 32) les oppositions d'inspiration cartésienne attachées à la philosophie des idées (idées claires ou obscures, distinctes ou confuses, adéquates ou inadéquates, vraies ou fausses), le plan du livre 2 repousse le plus loin possible la prise en compte de la valeur représentative des idées sur laquelle ces classifications s'appuient. Cette valeur représentative apparaît d'ailleurs suspendue à une supposition tacite, étrangère à la « nature » des idées :

« Il reste encore quelques réflexions à faire sur les Idées, par rapport aux choses d'où elles sont déduites, ou qu'on peut supposer qu'elles représentent (*other Considerations belong to them, in reference to things from whence they are taken, or which they may be supposed to represent*) » (2.30.1).

La notion curieuse de « proposition mentale », traduisant la mise en rapport de deux idées, introduit, au sein du livre 4, un second niveau de combinaison syntaxique. Elle ne signifie pas que la liaison entre deux idées se réduise à celle de leurs noms ou des images mentales de ceux-ci puisque, tout au contraire, une « proposition mentale » consiste dans la « simple considération des idées comme elles sont dans l'esprit, sans être revêtues de mots » (4.5.3). A quoi bon introduire cette catégorie, dont Locke souligne lui-même le caractère théorique, sinon pour continuer d'appliquer entre les idées complexes une articulation de même type que celle qui permettait leur constitution à partir des idées simples ? Le signe de cette continuité réside dans le fait que la structure des propositions mentales s'avère « isomorphe » à celle d'une certaine classe d'idées complexes, les idées de relation.

Un troisième niveau de composition est introduit par Locke dans le chapitre 4.17 consacré à la « Raison ». Cette faculté est à la fois celle de trouver des « idées moyennes » (la

« sagacité »), de peser et d'estimer les degrés de probabilités, enfin de faire des inférences. La combinaison de « degré zéro » est ici la simple juxtaposition de deux idées entre lesquelles existe une connexion immédiate que l'esprit a la faculté naturelle d'apercevoir par intuition. Ce dernier niveau est donc celui des raisonnements, des « enchaînures » d'idées, traduit joliment Pierre Coste, disposées dans leur ordre « simple et naturel » (4.17.4).

**Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur [philopsis.fr](http://philopsis.fr)**